

jonathan
cott

rencontres
avec john et yoko



JONATHAN COTT

RENCONTRES AVEC JOHN ET YOKO

C'est en 1968 à Londres que Jonathan Cott, pour le magazine *Rolling Stone*, rencontre la première fois John Lennon et Yoko Ono. Cet entretien marque le début d'une amitié durable dont témoigne ce volume qui dévoile nombre de leurs conversations – pour certaines inédites – dont l'une ayant eu lieu trois jours avant l'assassinat de John Lennon.

« Voici un recueil de conversations, d'observations, de souvenirs musicaux et amicaux merveilleusement et tendrement composé. Il est agréable de retrouver la compagnie de John Lennon, sa bien-aimée Yoko Ono, et Jonathan Cott, reporter et ami de confiance. » **Martin Scorsese**

« Jonathan Cott fait partie de ces rares écrivains qui ont une haute idée de l'interview. Ses conversations sont des trésors d'intelligence, de pertinence et de nécessité. Il possède ce don particulier d'humaniser les personnalités sans dilapider toute leur magie. C'est ce qu'il fait encore ici avec John et Yoko. Leur humour, leur génie, leurs excentricités, tout comme leurs défauts livrés sans réticence, font voler en éclats une grande part des clichés auxquels nous nous étions accoutumés à leur sujet. Cott leur a fait, et nous a fait par la même occasion, une grande faveur. » **Richard Gere**

RENCONTRES
AVEC JOHN ET YOKO

*à paraître
chez le même éditeur*

MON DÎNER AVEC LENNY – ENTRETIEN
AVEC LEONARD BERNSTEIN

Jonathan Cott est l'un des chroniqueurs historiques du magazine *Rolling Stone* dans lequel il écrit encore régulièrement. Il a également collaboré au *New York Times* et au *New Yorker*. Parallèlement à son travail de journaliste, il a publié plus de seize livres, dont une biographie de Bob Dylan, *Conversations avec Glenn Gould, Stockhausen : conversations avec le compositeur*, et *Back to a Shadow in the Night : Music Writings and Interviews, 1968-2001*. *Rencontres avec John et Yoko* est son dernier ouvrage en date. *Mon dîner avec Lenny – entretien avec Leonard Bernstein* paraîtra aux éditions Bourgois en 2014. Jonathan Cott vit à New York.

JONATHAN COTT

RENCONTRES
AVEC JOHN ET YOKO

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel MARNY

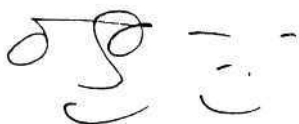
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Days That I'll Remember
Spending Time with John Lennon and Yoko Ono

© 2013 by Jonathan Cott
All rights reserved
This translation is published by arrangement with Doubleday,
an imprint of the Knopf Doubleday Group,
a division of Random House, Inc.
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02504-0

Nous étions un magicien et une sorcière
Dans un moment de liberté.

Yoko Ono, « You're the One »



Note de l'auteur

Dans *Rencontres avec John et Yoko*, je présente pour la première fois les versions complètes de toutes mes interviews et conversations les plus importantes avec John Lennon et Yoko Ono. Toutes contiennent des informations nouvelles et jamais publiées.

J'ai rencontré et interviewé John pour la première fois en septembre 1968 à Londres. C'était la première longue interview qu'il donnait depuis que lui et Yoko étaient devenus amants et collaborateurs, quatre mois plus tôt. Une version plus courte de cette conversation a paru dans le numéro du premier anniversaire du magazine *Rolling Stone* daté du 23 novembre 1968.

Un jour John m'a dit : « Yoko est l'artiste inconnue la plus célèbre au monde. Tout le monde connaît son nom mais personne ne sait ce qu'elle fait. » Et en 1970, avec son encouragement et sa participation, j'ai écrit l'un des premiers portraits importants de Yoko, dont une version abrégée a paru dans le numéro de *Rolling Stone* du 18 mars 1971. Sa version complète est donnée ici pour la première fois.

À l'époque où John et Yoko se sont installés définitivement à New York au début des années soixante-dix, il m'arrivait de les rencontrer par hasard et nous

dînions ensemble de temps à autre. Ce livre contient le compte rendu de l'une des conversations les plus inhabituelles et animées que nous ayons eues, et qui a eu lieu au cours d'un dîner le 17 mars 1971.

J'ai vu et interviewé John le 5 décembre 1980, trois jours avant sa mort. C'était sa dernière interview pour la presse et la plus grande partie de notre conversation de neuf heures a paru pour la première fois dans le numéro de *Rolling Stone* du 23 décembre 2010. La version complète de cette interview est maintenant publiée ici.

Le 14 mars 2012, j'ai interviewé Yoko à Stockholm spécialement pour ce livre.

J'ai inclus plusieurs brefs passages de mon article « John Lennon : comment il est devenu qui il était » qui a d'abord paru dans *The Ballad of John and Yoko*, une anthologie que j'ai coéditée, chez Doubleday en 1982, ainsi que des extraits de celui intitulé « Children of Paradise : Back To Where We Once Belonged », paru dans le numéro du dixième anniversaire de *Rolling Stone* en 1977.

Introduction

« Quelqu'un veut-il écouter l'histoire de la fille qui est venue pour rester ? » demandait John Lennon dans « Girl », de l'album des Beatles *Rubber Soul*, en 1965. Trois années plus tard, l'après-midi du 17 septembre 1968, je sonnais à la porte de l'appartement en sous-sol du 34, Montagu Street à Londres. Quelques secondes après, un homme plein d'entrain, âgé de vingt-sept ans, les cheveux aux épaules, portant un pull noir, un jean, des tennis blanches et de petites lunettes rondes cerclées d'acier, ouvrit la porte. « Entre, entre ! » dit-il, me menant au salon où il me présenta à la fille extraordinaire qui était venue pour rester, m'invita à s'asseoir sur un canapé et me demanda si je voulais écouter son histoire.

Rencontres avec John et Yoko est mon histoire personnelle du temps que j'ai passé avec John Lennon et Yoko Ono sur une période de quarante-cinq ans. C'est une histoire qui a commencé par un froid matin de décembre 1963 à New York durant le premier semestre de ma première année à l'université Columbia. Mon radio-réveil avait sonné à 7 h 30. À la recherche de quelques minutes supplémentaires de sommeil – même si cela signifiait que j'arrive-

rais en retard au cours très redouté sur la théorie des ensembles –, je décidai d'éteindre la radio mais juste alors que j'allais trouver le bouton, j'entendis soudain une voix crier : « *One Two Three FAW!* » Puis : « *She was just seventeen / If you know what I mean!* » Exactement comme dans la chanson, mon cœur a fait BOUM et j'ai su immédiatement qu'à partir de cet instant je me réveillerais tous les matins de ma vie aux accents de « *I Saw Her Standing There* ».

« Moi je ne peux pas vous réveiller, a dit un jour John Lennon. Vous seuls pouvez vous réveiller. » Heureusement, les Beatles allaient me rappeler de le faire : « *Me suis réveillé, suis tombé du lit / Me suis passé un peigne dans les cheveux.* » Mais parfois, c'était comme si les Beatles étaient eux-mêmes un rêve duquel on n'aurait jamais voulu se réveiller. En fait, beaucoup en vinrent à considérer les quatre Beatles comme des figures et des présences symboliques oniriques, comme les quatre Évangélistes, les quatre saisons, les quatre phases de la lune, les quatre coins du monde. Et, dans un sens, chacun des Beatles, en se définissant par son visage, sa gestuelle, sa voix et ses chansons, endossa un rôle d'archétype : Paul, doux et sensible ; John, remuant et rebelle ; George, mystérieux et mystique ; Ringo, enfantin mais plein de bon sens.

« Aucun de nous n'aurait réussi tout seul, m'expliqua John un jour, parce que Paul n'était pas assez fort, moi je ne plaisais pas assez aux filles, George était trop calme, et Ringo était le batteur. Mais nous avons pensé que tout le monde pourrait aimer au moins l'un de nous, et c'est ce qui est arrivé. » Pour moi, John Lennon a toujours été le numéro un. Et

ce à partir du moment où j'ai appris qu'à un concert donné en 1963 en présence de la reine mère et de la princesse Margaret, avant de jouer « Twist and Shout », il était venu au micro annoncer : « Pour notre dernière chanson, j'aimerais vous demander votre aide. Ceux qui sont aux places bon marché, tapez dans vos mains. Les autres peuvent faire cliqueter leurs bijoux. »

Un siècle et demi plus tôt, en 1812, un autre de mes héros, Ludwig van Beethoven, marchait dans la rue d'une station thermale bavaroise avec le célèbre écrivain allemand Johann Wolfgang von Goethe, quand ils croisèrent le chemin de l'impératrice Marie-Louise et de sa suite. Goethe s'effaça, se découvrit et s'inclina très bas. Beethoven, qui ne se poussait pour personne, poursuivit tranquillement son chemin à travers la petite troupe et réprimanda l'écrivain obséquieux, lui rappelant que des aristocrates, il y en avait à la pelle, mais qu'« il n'y en a que deux comme nous ! » De même, les Beatles, dans une veine similaire, ont un jour déclaré : « Sa majesté est très gentille / Mais elle n'a pas grand-chose à dire. » (Ironiquement, comme je devais le découvrir plus tard, Yoko Ono descend d'un empereur japonais qui a régné au dix-neuvième siècle, ainsi qu'on le découvrira par la suite avec l'histoire de sa famille qui est probablement ignorée de la plupart.)

À mesure que John se développait en tant qu'individu et qu'artiste, au cours des douze années où je l'ai connu, il ne cessa de nous révéler, tant à moi qu'à ses millions d'admirateurs, différentes facettes de soi, allant jusqu'à nous inviter à l'accompagner dans son voyage vers Strawberry Fields et à le regarder

se dépouiller des couches de son identité, sondant et explorant ainsi son esprit, qui était, en réalité, les Strawberry Fields eux-mêmes. Faisant allusion à l'image bien connue de la girafe qui passe devant la fenêtre, John m'a dit un jour : « Les gens n'en voient jamais que des petits bouts, mais j'essaie de voir le tout... pas juste dans ma vie, mais dans l'univers entier, le jeu complet. » Il était à la fois *Nowhere Man* – l'homme de nulle part – et *Eggman* – l'homme-œuf –, il contenait des multitudes d'individus, grâce auxquels il tissait la chanson de lui-même.

C'était une chanson qui contenait tout, aussi bien des hymnes (« Give Peace a Chance ») que des collages oniriques (« Revolution 9 »), des méditations (« Strawberry Fields Forever »), des appels à l'action (« Power to the People »), des portraits comiques (« Poylthene Pam ») ou des formulations cosmiques (« Across the Universe »). Et c'était une chanson qui exprimait une gamme stupéfiante d'états contrastés de sentiments et d'émotions : l'abattement (« I'm So Tired »), l'éveil (« Instant Karma ! »), le besoin (« Help ! »), l'indépendance (« Good Morning Good Morning »), la dépression (« You've to Hide your Love Away »), l'exaltation (« Whatever Gets You Thru the Night »), le plaisir (« I Feel Fine ») et la douleur (« Yer Blues »).

Ne craignant jamais d'exposer ses vulnérabilités, John s'est confronté avec audace à sa jalousie irrépressible – comme il a dit un jour en plaisantant : « Je suis jaloux du miroir » – et à ses démons dans des chansons des Beatles telles que « No Reply », « You Can't Do That » et « Run for your Life » ; empruntant à Elvis Presley le « Je préférerais te voir

morte, petite fille / Qu'avec un autre homme » de « Baby, Let's Play House ». Mais c'est dans une de ses chansons les plus remarquables, « Jealous Guy », qu'il fait une incursion courageuse dans le domaine de la jalousie, décrivant avec une étonnante précision la manière dont elle se manifeste dans nos corps – les battements de cœur, les frissons intérieurs, la peine qu'on avale –, et en révèle ainsi la richesse et l'étrangeté.

Chose tout à fait remarquable et quasiment unique dans le monde du rock, John a écrit des chansons à propos de sa mère. Ainsi qu'il l'a dit un jour : « Je ne pensais pas chanter "She Loves You" à trente ans, mais je ne savais pas que je chanterais ma mère ! » Ce qu'il a fait dans deux chansons extraordinaires. Dans « Julia », il lui dit adieu – la dépeignant telle la « lune matinale » – et lui apprend qu'il a été enlevé par un « enfant de la mer » aux « yeux de coquillage » et aux « cheveux de ciel flottant » qui chatoient dans le soleil. (Yoko signifie « enfant de la mer » en japonais.) Et dans « Mother », qu'il a écrite deux ans plus tard, il lui dit adieu pour la deuxième fois, exorcisant par ses cris la douleur tenace qu'il avait si longtemps gardée en lui, causée par le fait qu'elle l'avait rejeté quand il avait six ans. Ironiquement, le premier vers : « Mère, tu m'as eu / Mais je ne t'ai jamais eue », fait écho à l'ouverture de « Norwegian Wood » : « Un jour j'ai eu une fille / Ou je devrais dire : elle m'a eu. »

L'art et la vie d'un individu qui contient en lui une multitude de personnes sont généralement pleins de contradictions. John Lennon était un meneur-né. C'est lui qui a fait entrer Paul dans les Quarrymen (Paul a amené George, et George, Ringo) et c'est lui

qui, très vite, a eu le sentiment de sortir de l'ordinaire (« Au jardin d'enfant j'étais déjà branché. Aux alentours des douze ans je me disais que je devais être un génie mais que personne ne le remarquait ».) Mais c'était un meneur qui partageait d'instinct ses pouvoirs créatifs en collaboration avec Paul McCartney et Yoko Ono.

C'était un rocker invétéré dont la vie avait été changée par « Heartbreak Hotel » (« Quand j'ai entendu ça, j'ai tout laissé tomber ») et « Long Tall Sally » (« La première fois que je l'ai entendu, ça m'a fait un tel effet que j'ai été incapable de parler ») et qui pensait, avant de rencontrer la fille qui était venue pour rester, qu'« avant-garde » était synonyme de « foutaises ». Ce qui ne l'empêchait pas de faire des expériences en passant des bandes à l'envers ou en boucle et en faisant des montages sonores comme dans « Révolution 9 », chef-d'œuvre avant-gardiste.

Il était aussi peu sûr de lui que bravache (« Une partie de moi soupçonne que je suis un raté et l'autre que je suis Dieu tout-puissant »). S'il faisait confiance à autrui, il ne cachait pas qu'il était aussi méfiant et paranoïaque – en quoi il faisait preuve de prescience. (« La paranoïa, a-t-il déclaré, n'est qu'un état de clairvoyance exacerbée »). S'il semblait parfois buté, il avait aussi développé une souplesse qui lui permettait de rebondir, de prendre des risques tant personnels qu'artistiques et de vivre sans cesse dans le présent (« Il y a des gens qui jouent au ping-pong, d'autres aiment creuser des tombes... *Je ne crois pas à hier* »). Et pour finir c'était un meneur qui a renoncé à sa couronne et à son empire par fidélité envers lui-même (« C'est très dur quand tu es César et que tout le

monde te dit que tu es merveilleux et te fait plein de cadeaux, sans parler des filles, c'est très dur de sortir de tout ça, de déclarer : "Eh bien, je ne veux pas être roi, je veux être réel" »). Évidemment c'est la fille qui est venue pour rester qui allait devenir son professeur de vie et son guide spirituel. Ainsi qu'il nous le dit dans « One Day (at a Time) » : il était le poisson et elle était la mer, il était la pomme et elle était l'arbre, il était la porte et elle était la clé. Simplement, Yoko Ono a permis à John de devenir ce qu'il était.

« Deux esprits, un destin », c'est ainsi que John a un jour défini sa relation avec Yoko. Ensemble, ils ont essayé de recréer le paradis sur Terre – « Juste un garçon et une petite fille / Qui essaient de changer le monde entier », ainsi que John s'est décrit avec Yoko dans « Isolation » en proposant à tout le monde de les suivre. Bien des gens, critiques bougons ou fans des Beatles déconfits qui voulaient que John soit tout seul et rien que pour eux, ricanèrent à cette idée et refusèrent le billet qui leur était offert.

Mais essayer de changer le monde en se déshabillant, en recevant les journalistes au lit et en envoyant des glands aux chefs d'État avec une lettre leur demandant de les planter dans leur jardin pour « faire pousser deux chênes pour la paix dans le monde », n'était pas exactement la meilleure façon de donner d'eux l'image d'amants follement romantiques. Difficile d'imaginer Tristan chanter « Oh Iseult » et de l'appeler « au milieu d'un nuage », « au milieu d'un bain », et « au milieu d'un rasage ». Mais c'est précisément la manière délicieusement naïve et ludique qu'ils avaient d'être au monde qui fit de John et Yoko un couple

si réel, plausible et romantique. Il n'y avait que deux fous pour être si amoureux !

C'est avec joie que tous deux endossèrent les rôles de fous de Dieu – comme il est écrit dans la Bible : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages » – et, à leur manière ironique, John et Yoko ont joué dans leur vie les drames archétypiques de l'imaginaire. Je pense toujours à eux chaque fois que je lis la correspondance poignante d'Héloïse et Abélard, amants au destin funeste qui vécurent au douzième siècle. Abélard était un philosophe, théologien, poète et musicien célèbre et charismatique. Héloïse avait été son élève, sa maîtresse et sa femme avant de devenir abbesse d'un couvent après leur séparation forcée. Ainsi cette lettre à Abélard :

Vous aviez, entre tous, deux talents faits pour séduire dès l'abord le cœur de toutes les femmes : le talent du poète et celui du chanteur ; je ne sache pas que jamais philosophe les ait possédés au même degré... la douceur seule de la mélodie empêchait les ignorants même de les oublier. C'était là surtout ce qui faisait soupirer pour vous le cœur des femmes. Et ces vers, célébrant en très grande partie nos amours, ne tardèrent pas à répandre mon nom en maints pays et à rendre plus vives bien des jalousies de femmes. En effet, quels avantages de l'esprit et du corps n'embellissaient votre jeunesse ? Parmi les femmes qui enviaient alors mon bonheur, en est-il une aujourd'hui, qui me sachant privée de telles délices, ne compatirait à mon infortune ?

C'est ce que Yoko aurait pu écrire après la mort de John.

Si Yoko a encore des détracteurs, ceux de ses admirateurs qui ont suivi sa carrière longue de plus de cinquante années savent que ce qui lui est dû n'est pas seulement la compassion pour une veuve mais aussi la reconnaissance de ses talents extraordinaires de peintre, sculpteur, photographe, réalisatrice, poétesse, artiste vidéo, compositeur, chanteuse, pionnière de l'art conceptuel et de la performance et militante pour la paix. Elle est également la seule à avoir travaillé avec des musiciens aussi radicalement différents que John Cage, Ornette Coleman et Lady Gaga, qui a eu neuf titres numéro un sur la liste publiée par le magazine *Billboard* ; à avoir lu une ode à la paix au cours de la cérémonie d'ouverture des jeux Olympiques d'hiver de Turin en 2006 ; ou, tout comme l'empereur Shah Jahan a édifié le Taj Mahal en souvenir de sa troisième épouse, à avoir conçu et créé pour son mari défunt la tour IMAGINE PEACE, sur l'île de Videy en Islande, sorte de flamme sacrée qui par nuit claire peut atteindre une altitude d'environ quatre mille mètres. Cette tour de lumière est projetée depuis un monument fait de carreaux de verre blanc sur lesquels les mots IMAGINEZ LA PAIX sont gravés en vingt-quatre langues. Plus d'un million et demi de souhaits pour la paix ont été collectés par Yoko dans le monde entier afin d'être incorporés à la tour. En tant que gardienne de la flamme durant plus de trente ans depuis la mort de John, Yoko a maintenu vivant avec dévotion et constance son esprit aussi hardi qu'imaginatif.

Le 8 décembre 1980 je m'étais couché vers 22 h 30. Juste après minuit le téléphone sonna et je me levai pour aller décrocher. À l'autre bout de la ligne, j'entendis mon amie pleurer. « Oh, mon Dieu, que se passe-t-il ? demandai-je.

— Tu ne sais pas la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? Je dormais. » Et elle m'apprit que John Lennon était mort.

Le magazine *Rolling Stone* préparait un grand article sur John et Yoko pour son premier numéro de 1981, à l'occasion de la sortie de leur nouvel album, *Double Fantasy*, et l'interview que j'avais faite avec John le 5 décembre devait paraître dans ce numéro qui serait maintenant consacré à sa mémoire. Jann Wenner, cofondateur, rédacteur en chef et directeur de *Rolling Stone*, un ami de longue date, qui en 1967 avait fait de moi le premier rédacteur en chef du magazine pour l'Europe, me demanda si je pouvais rédiger un compte rendu de ce qui s'avérait la dernière interview que je devais faire de John. Encore trop choqué pour ressentir quoi que ce soit, je me dépêchai d'écouter les bandes afin d'en extraire une petite partie de ce que je jugeai être les meilleurs moments de notre conversation et de les inclure dans l'hommage de cinq mille mots que je lui consacrais.

Yoko Ono avait demandé que le dimanche 14 décembre, à 14 heures, heure normale de l'Est, dans le monde entier, ceux qui le désiraient respectent dix minutes de silence en mémoire de John Lennon. Aux États-Unis, quelque huit mille radios cessèrent de diffuser pendant dix minutes. 30 000 per-